

## ECRIRE... OU PAS !

Bernard Poix-Sester

Envie d'écrire, mais de quelle envie ? Celle d'être lu ? par qui ? Ce qui peut aussi se formuler autrement : pour qui écrire ?

Pour soi **ou** pour les « autres » ;

Pour soi **et** pour les « autres » ?

Certain-es écrivent pour eux-mêmes mais publient leur journal intime ; on ne manque pas de « lettre adressée à ma fille ou à mon fils » qui se rêve en fait d'être à portée universelle ? La grande question demeure : ce que j'écris est-il intéressant ? Ma vie, mon vécu valent-ils d'être relatés si aucun évènement exceptionnel ne vient pimenter le récit ? A priori oui, car l'ordinaire peut devenir intrigant : « moi, P. simple attachée parlementaire de mon époux »... surtout si précisément on ne vous donne pas la parole !

Certain-es écrivent pour raconter une histoire. Là c'est plus complexe car le fond, le contenu de l'histoire dépend grandement de la forme. Celle-ci peut servir ou ruiner n'importe quelle bonne idée. La solution ? Apprendre et pratiquer. S'entraîner comme pour un sport, s'essayer à tous les styles !

Et quand on n'a pas d'idées, mais que l'on a envie d'écrire ? On peut rejoindre l'atelier d'écriture de l'Athantor ([athanorlitteraire.fr](http://athanorlitteraire.fr)), mais je propose une autre possibilité. Vous prenez n'importe quel livre ou revue, journal... Et vous vous fixez une règle du style : ouvrir à la page 5 ou au hasard et relever la dixième ligne. Par exemple, j'ai ouvert les « fables de La Fontaine » au hasard et j'ai relevé la dixième ligne, en l'occurrence un vers :

« Chez les divinités, on en use autrement. »

Vous n'avez plus qu'à inventer une histoire à partir de cet élément. En cours de chemin vous aborderez bien un aspect qui vous motive et vous fournira un nouveau point de départ, mais le vôtre cette fois-ci.

C'est aussi mon « remède » personnel contre la page blanche, à propos de laquelle je vous soumetts deux sources, issues d'Internet, qui m'ont parues intéressantes pour nourrir le débat. Je vous en souhaite bonne lecture.

## ANNEXES

### La page blanche vue par Wikipédia

Ce phénomène faisant également référence à une peur, celle de la page blanche, est aussi désigné par le terme de « **leucosélophobie** ».

Ce phénomène peut être dû à la volonté tellement grande de faire une œuvre parfaite, que toute idée qui vient à l'esprit de l'auteur lui paraît systématiquement mauvaise, de telle sorte qu'il devient alors impossible pour lui de commencer ou de compléter son œuvre. Ce syndrome est aussi souvent dû au fait que l'auteur a mis ses personnages dans une situation complexe de laquelle il s'avère incapable de les sortir. Elle peut se traduire, lorsqu'elle se prolonge dans la durée, par un abandon de l'auteur ou une période de dépression au cours de laquelle il perd totalement confiance en lui.

### Quand l'écriture se dérobe

**Par Alain Beuve-Méry et Florence Noiville**

*Le fameux vertige de la page blanche n'épargne pas les écrivains confirmés. Tous élaborent des stratagèmes pour l'affronter*

C'est la maladie honteuse de l'écrivain : la panne, le blocage, le spectre hideux de la page blanche. Un romancier qui souhaite rester anonyme en décrit ainsi les symptômes : "Il y a de quoi devenir fou. Plus vous fixez l'écran, plus il vous regarde. De ce tête-à-tête stérile, rien ne sort. Dans votre cerveau, c'est le chaos. Vous en venez à douter du moindre mot, de la moindre phrase, que vous reformulez dix fois, quinze fois et qui, invariablement, finit à la poubelle. Vous vous dites que c'est psychologique, vous changez de lieu d'écriture, d'angle, de sujet. Vous attendez six mois que tout cela décante. Rien à faire ..." Parfois, ce mal survient sur le tard, alors que l'auteur a déjà beaucoup écrit. Parfois, il le terrasse inopinément au milieu d'un projet. Nul ne peut le prévoir. Nul n'en est à l'abri...

Au vernissage de la dernière exposition Gao Xingjian, vendredi 14 janvier, à Paris, une dame chuchotait : "Gao n'écrit plus rien. Le Nobel l'a tué." Tué ? Certainement pas, heureusement ! Mais si Gao est dans l'actualité, c'est pour ses encres de Chine magnifiques ou pour ses films Ciné-poème ou Après le déluge, que l'on donnait ces jours-ci à Beaubourg. Et plus pour l'instant pour ses écrits. Comme si, après la magistrale Montagne de l'âme (écrit en 1990, et paru à L'Aube en 2002), le prix Nobel qui lui a été décerné juste après Le Livre d'un homme seul (L'Aube, 2000), avait asséché sa créativité littéraire. "Ce prix a pesé d'un poids écrasant, reconnaît Gao. Je termine aujourd'hui une cinquième pièce de théâtre, Ballade nocturne, qui sera

publiée par un petit éditeur universitaire, mais écrire un roman est devenu impossible." Pour celui qui fut, dans les années 1980, un des pionniers de l'avantgarde littéraire chinoise, il est manifestement douloureux de parler de "blocage" :

"J'écris moins mais je n'ai jamais vraiment cessé", répète-t-il comme s'il n'avait pas écrit son dernier mot. Comme si, pour un écrivain même peintre, même metteur en scène, même cinéaste, l'idée de s'effacer un tant soit peu du paysage littéraire était insupportable. L'écrivain "bloqué" souffre ainsi deux fois : du fait d'être bloqué et de l'impossibilité de (se) le dire ...

Comment lutter ? L'histoire littéraire fournit des exemples intéressants de ce qu'il est possible de faire en cas de blocage chronique. Première attitude (la plus radicale) : le renoncement. Il peut être total ou partiel. En 1892, Italo Svevo publie *Une vie*, qui passe complètement inaperçu auprès de la critique et du public. Puis, quatre ans plus tard, *Sénilité*, qui suscite encore moins d'intérêt. Traumatisé par ces échecs et considéré par sa mère comme un écrivain raté, presque un mythomane, Svevo s'attaque... au violon. Il faudra attendre 1919 pour qu'il se remette à écrire *La Conscience de Zeno*, ce chef d'œuvre (1925) : au total, son blocage aura duré plus de vingt ans ! Deuxième stratégie : le déni. "Moi, bloqué ? Vous plaisantez ?" C'est un peu la méthode Coué. L'écrivain crie très fort que son mal n'existe pas, et parfois, il en guérit. Le cas Weyergans en est une magnifique illustration.

Quand, en 2005, paraît le roman *Trois jours chez ma mère*, de François Weyergans, c'est l'ébahissement. Plus personne ne croyait à ce livre-Arlésienne sans cesse annoncé, sans cesse différé. Et comme le Tityre de Gide écrivant *Paludes*, François Weyergans met justement en scène sa difficulté à écrire : *Trois jours chez ma mère* est l'histoire de François Weyergans n'arrivant pas à écrire *Trois jours chez ma mère*. Un roman où l'empêchement est élevé au rang d'objet littéraire. Où l'inhibition finit par devenir un moteur. Pour Weyergans, il reste néanmoins difficile d'aborder frontalement la question du blocage. "Je ne comprends pas cette peur de la page blanche, inventée sans doute pour masquer le fait qu'écrire est difficile, dit-il. Ecrire un roman n'est pas envoyer des cartes postales. J'adore les pages blanches, de préférence par centaines. Elles accueillent tout, repentirs, ratures, trouvailles. Pour écrire, j'ai besoin d'inconfort et d'inquiétude, deux choses qu'on n'affronte pas de gaieté de cœur. Mes personnages ont une devise : "L'angoisse ma muse, l'angoisse m'amuse".

Ecrire est difficile, certes. Et l'écrivain, disait Antoine Blondin, est justement la personne qui a un peu plus de mal à écrire que les autres". Pour Blondin, la stratégie consistait à boire. Alcool, amphétamines, drogues diverses : les paradis artificiels

constitueraient-ils des désinhibants de l'écriture ? C'est ce que suggère aussi le groupe suédois Peter, Bjorn and John dans sa chanson 'The Writer's Block, où le "choc" du blocage semble céder avec la marijuana... Dans le cas de Blondin cependant, les choses sont plus ambiguës. "On n'a jamais su si le fait de boire le libérait ou s'il avait du mal à écrire parce qu'il buvait", raconte Pierre Assouline. Dans *Le Flâneur de la rive gauche* (François Bourin, 1988), l'écrivain décrit comment pour *Un singe en hiver*, Blondin a pu vaincre son empêchement. "Son éditeur l'a tout simplement enfermé dans un hôtel à Mayenne pendant vingt-huit jours vingt-huit jours, c'était sa moyenne pour rédiger un roman. Blondin n'avait pas la clé, et tous les soirs, l'éditeur passait relever la copie..." Pour l'auteur de *L'Europe buissonnière*, ce fut une rémission, pas une guérison. Les vingt dernières années de sa vie, il disait en plaisantant : "Je n'arrête pas de ne pas écrire." Et aussi : "Moins j'écris, plus on me dit que je suis un grand écrivain. Ça m'encourage à continuer !"

"Ne pas écrire me plonge dans un état de culpabilité, comme si je n'avais plus le droit de respirer", explique de son côté le romancier Lionel Duroy. Dans *Le Chagrin* (Julliard, 2009), l'auteur raconte comment une panne d'écriture survenue à l'été 2007 l'a conduit à une peur panique et plongé dans la dépression. Quand il n'écrit pas, Lionel Duroy, en règle générale, marche ou fait du vélo. Mais cette fois-là, pour se remettre en selle, il a usé d'un autre artifice : écrire un livre en collaboration. Car Lionel Duroy a deux cordes à son arc. D'un côté, il écrit ses livres personnels chez Julliard, de l'autre, il cosigne des ouvrages comme *La Rage au cœur*, avec Ingrid Betancourt (XO Editions, 2001). Après quatorze mois de blocage, il a ainsi pu reprendre le fil de son propre manuscrit. Le livre est paru. Et le bonheur réapparu : "Quand j'écris, je suis dans un état de félicité. J'ai l'impression de payer mon dû à l'existence."

LE MONDE DES LIVRES du 20. Janvier 2011 :

[http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/20/quandlecriturese-derobe\\_1468046\\_3260.html](http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/01/20/quandlecriturese-derobe_1468046_3260.html) 1/2